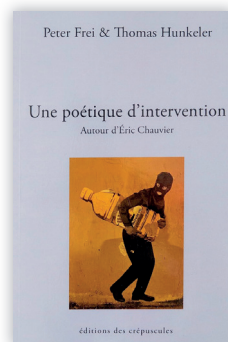




PETER FREI & THOMAS
HUNKELER, *UNE POÉTIQUE
D'INTERVENTION. AUTOUR
D'ÉRIC CHAUVIER*, ÉDITIONS DES
CREPUSCULES, PARIS 2023

Andreea Bugiac – Universită Babeș-Bolyai
andreea.bugiac@ubbcluj.ro



Placée au carrefour de l'anthropologie et de la littérature dans un geste de refus d'un certain type de discours normatif, régulateur et surplombant associé avec le discours de l'expert et, en particulier, du chercheur en sciences sociales, l'écriture d'Éric Chauvier pourrait se situer du côté de ces « littératures de terrain » ou des « littératures de l'enquête » déjà magistralement analysées par Dominique Viart et Laurent Demanze si une telle étiquette ne faisait pas problème dans le contexte où Chauvier n'est pas écrivain de profession, mais anthropologue, cherchant dans la littérature (ou le dispositif littéraire, comme il se plaît à dire) non le souci esthétique, mais une manière nouvelle de penser l'anthropologie, de la pratiquer et, surtout, d'en faire l'expérience. Car c'est d'une expérience de l'humain (ou plutôt d'une myriade de micro-expériences où la nature singulière de l'humain ressurgit de ses interactions avec le théâtre social et avec les groupes auxquels on a trop vite tendance à l'assimiler) qu'il s'agit dans cette écriture dans laquelle on serait mal placés de n'y voir « que de la littérature » – sauf si l'on entend réévaluer le « domaine de la littérature », comme le dirait Alexandre Gefen, et redéfinir ce que nous tenons aujourd'hui pour « littéraire » dans nos cultures et nos sociétés contemporaines.

C'est toujours d'une expérience, mais d'une expérience polymorphe de lecture, que témoigne un très récent ouvrage collectif consacré à Éric Chauvier et paru dans un bel format papier aux Éditions des Crépuscules en 2023. Il s'agit, en fait, d'une réédition en format papier d'un

ensemble d'études déjà parues en format numérique dans un dossier thématique de la revue suisse *Versants*, réunissant des contributions signées par Jean-Pierre Bertrand, Laurent Demanze, Peter Frei, Julia Gelshorn, Thomas Hunkeler, Sophie Jaussi, François Provenzano et Marc-Henry Soulet. Réunies par deux professeurs de l'Université de Fribourg, Thomas Hunkeler et Peter Frei, les sept contributions sont richement étoffées par deux entretiens fort éclairants avec, d'un côté, Éric Chauvier, lui-même, et, de l'autre, Gérard Berréby, le principal éditeur de celui-ci.

L'ouvrage se présente comme une première dans le monde éditorial universitaire ; comme les deux directeurs de l'ouvrage le remarquent dans une introduction qui entend esquisser moins un protocole d'analyse que les contours d'un problème à questionner (pp. 11-22), nous sommes devant la première monographie dédiée à cet auteur plutôt inclassable : « Ce volume est à notre connaissance la première monographie consacrée à l'œuvre d'Éric Chauvier » (p. 17). Partiellement repris par le titre de cette étude introductive, le titre général de l'ouvrage, *Une poétique d'intervention. Autour d'Éric Chauvier*, introduit deux mots-clés dont un (« intervention ») évoque une question récemment débattue par Alexandre Gefen dans un brillant essai intitulé *L'Idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention* (2021) ; en effet, dans le cas de cette œuvre qui entend questionner l'opacité du réel à l'aide d'instruments empruntés à la littérature, les universitaires fribourgeois ont raison de voir dans « l'intervention » un principe d'écriture et de l'ériger en possible grille de lecture.

La « poétique » de cette œuvre (le mot *poétique* est assumé ici dans son sens étymologique, celui de fabrication ou de construction, comme nous le rappellent, de façon convergente, les lectures de Peter Frei, de Thomas Hunkeler ou de Marc-Henry Soulet), sa manière de s'organiser autour d'un micro-événement relevant de l'infra-ordinaire, le plus souvent une interaction manquée déclenchant une enquête sur les possibilités de la communicabilité langagière, sur les rapports sociaux et le sens des interactions humaines, n'est pas sans rappeler le principe de l'intervention dont lequel Alexandre Gefen voit une marque et une pulsion des écritures contemporaines – des écritures qui, sur le fond de l'échec d'une certaine idée romantique de la littérature envisagée comme un travail autonome et intransitif, en divorce avec le monde

réel, se conçoivent, on pourrait dire, « en mode politique », « réactif » ou « immersif », c'est-à-dire elles ne tournent plus le dos au monde extérieur, ne se contentent plus de réfléchir sur le monde, mais réagissent à celui-ci et cherchent même à intervenir sur lui. C'est ce qui donne à l'œuvre de Chauvier aussi une dimension politique, le régime de la fiction étant pour cet anthropologue non une déviation de l'exigence du « sérieux » associée avec les protocoles conventionnels de l'analyse anthropologique, mais une forme de « raison » qui lui permettrait de repenser – et surtout de resituer – l'enquête anthropologique du monde contemporain en dehors du cloisonnement que le positivisme et l'abstraction du langage disciplinaire l'avaient enfermée.

Cette « raison littéraire » invoquée par Chauvier constitue la source du questionnement développé par Laurent Demanze dans un bel article dont la progression réfléchie et les conclusions pertinentes nous permettent de saisir combien ce mot « raison » est troublant dans le discours de Chauvier ; il l'est d'autant plus dans notre extrême contemporain méfiant, quant à lui, à l'égard d'un rationalisme qui a su engendrer des monstres et un optimisme périlleux. C'est un mot qui revient, d'ailleurs, souvent chez Chauvier, souvent particularisé par le qualificatif de « littéraire », sans que cette « raison littéraire » reçoive chez lui des significations fort précises. « [M]arque d'une impuissance disciplinaire », note Demanze (p. 28), c'est elle qui le pousse, pourtant, à écrire et à inscrire son écriture dans un territoire instable et presque insituable sur les cartes soigneusement quadrillées tant des géographies littéraires traditionnelles que des protocoles discursifs des sciences sociales.

Comme nous pouvons le voir aussi à partir de l'étude suivante, signée par François Provenzano et le regretté Jean-Pierre Bertrand, en jaillissant le plus souvent d'une « crise » à rôle de pré-texte au sens fort du terme, la « raison littéraire » serait aussi la manière singulière d'Éric Chauvier d'explorer les territoires divers, conflictuels, imprévisibles et parfois chaotiques des comportements humains, de restituer le tissu divergeant des voix humaines sans en écarter les singularités ni les anomalies, de penser l'expérience humaine contemporaine sans prétendre d'en maîtriser les irrégularités ou d'y surprendre des modèles prédictibles. Car la « fiction » de Chauvier peut se transformer aussi dans une formidable « machine de combat » et en « expérience de sa-

voir », comme le soutient Peter Frei dans son analyse de *Laura*, l'un des récits plus récents de Chauvier, où la figure de Laura, qui reprend les traits, plus anciens, de celle de Nathalie de *La petite ville* (2017), est envisagée comme une figure-clé de la poétique de Chauvier, voire comme la figure de sa poétique : « Figure transfuge, passant de l'enquête en anthropologie urbaine au récit littéraire, Nathalie-Laura se donne ainsi à lire comme figure de la poétique – au sens premier, à savoir de la construction, de la création – de l'œuvre de Chauvier et plus précisément de sa tentative de trouver une forme de pensée et d'écriture non pas *sur* mais à même le monde dans ses 'situations ordinairement vécues' [...] » (p. 67).

C'est toujours le pouvoir de la fiction d'attester une double crise, des mots et de l'expérience, et de rendre compte d'une certaine expérience de (non-)savoir qui attire l'attention de Julia Gelshorn et de Thomas Hunkeler. Les deux spécialistes s'attachent à montrer combien les « fictions défamiliarisantes » (p. 73) de Chauvier traduisent chez celui-ci une volonté de repousser les « fictions théoriques » associées avec le langage conceptuel et abstrait de l'anthropologie scolastique ; cette expérience de l'aliénation ou de la « défamiliarisation » sera prolongée dans une direction nouvelle par l'étude suivante, signée par Sophie Jaussi qui, en empruntant à Freud son fameux concept de l'*Unheimlich* (d'abord traduit en français par « inquiétante étrangeté », une construction qui vise à restituer les deux dimensions contradictoires de la notion : le proche ou le familier et le lointain ou l'étranger) témoigne des effets d'étrangeté du monde restitués par l'écriture de Chauvier et aussi ressentis par elle, en tant que lectrice de Chauvier, pendant son expérience de lecture.

Richement documentée et puisant son abondance de références à la fois dans la recherche spécialisée très récente que dans des lectures personnelles attentives (de livres *et* du monde), la dernière étude qui clôt le volet critique de l'ouvrage s'attache aux sens et aux valeurs de « l'enquête fictionnelle » chez Chauvier. En poursuivant des directions analytiques similaires à celles lancées par les autres contributeurs, l'entreprise de Marc-Henry Soulet constitue, en somme, une (autre) enquête approfondie et attentive aux effets de lecture suscités par l'écriture de Chauvier, tout en insistant sur la nécessité de déplacer le « curseur » de nos modes de lecture conventionnels lorsqu'on plonge dans l'écriture

de Chauvier. C'est en confrontant nos impressions de lecture au travail méticuleux de documentation chaque fois assumé par Chauvier avant de procéder à une enquête sur terrain, qu'on se rend compte le mieux combien nos étiquettes rassurantes deviennent défectueuses ou trompeuses dans son cas : même le terme de fiction que l'écrivain emploie partout dans son œuvre, à commencer par le titre de sa thèse de doctorat, *Fiction familiale. Approche anthropologique de l'ordinaire d'une famille* (2003), correspond à autre chose que ce que le chercheur en littérature (ou le consommateur commun de fiction littéraire) a normalement à l'esprit lorsqu'il voudrait réfléchir à la signification de ce mot. Loin de séparer chez Chauvier deux pratiques qui seraient parallèles, l'une spécialisée et « sérieuse », l'autre littéraire et « rêveuse », le recours à la fiction sert à Chauvier de « dispositif interne » à sa discipline, choisi surtout pour son extraordinaire pouvoir heuristique ou épistémologique. Face à l'échec du langage disciplinaire de témoigner de l'expérience de la vie ordinaire, de l'épaisseur granuleuse d'un réel qui se refuse apprivoisé, aplati, appauvri et finalement trahi par le langage conventionnel des sciences sociales, la mise en fiction permet à Chauvier de revenir à l'expérience concrète du contact avec l'autre ne fût-ce que par le régime de l'imaginaire, lui offrant une possibilité de relancer l'interlocution à partir de l'angle mort où le langage « expert » l'a laissée et, ainsi, de contourner l'échec d'une véritable rencontre *de* et *avec* l'autre (sans, toutefois, entièrement triompher de cet échec).

À la manière d'une caméra perpétuellement recadrée, les lectures proposées par cet ouvrage collectif déplacent les cadres et les angles de vue pour explorer les zones obscures, indécidables et volontairement opaques de l'écriture de Chauvier. En le faisant, elles ne perdent jamais de vue le contact sensible avec la « chair » de l'œuvre examinée, un contact qui n'a rien du tracé indifférent et détaché du scalpel de l'anatomiste en train d'opérer sur le corps rigide étalé sur la table de dissection. Tout en privilégiant un regard élargi qui permet de saisir une écriture en construction – le sens étymologique du mot « poétique » (mentionnons que tous les contributeurs abordent l'œuvre de Chauvier dans son ensemble, même si ce regard élargi est souvent ponctué par de fines microanalyses) –, la démarche interprétative ne perd jamais de vue le dialogue intime avec l'écriture de Chauvier, restant souvent au plus près de la chair turbulente des mots, du grain et des accidents

de relief de la géographie des œuvres. Dans certains cas, comme dans celui de la belle lecture de Sophie Jaussi, cette exploration quitte parfois les voies de la philosophie du langage pour s'avancer dans une exploration vertigineuse et captivante de sa conscience de lectrice, dans une sorte de phénoménologie de la lecture assimilant à sa façon, dans une intimité qu'on aurait envie de nommer « restreinte », la volonté de Chauvier de rester au plus près de l'expérience brute ou brutale, terrible ou éblouissante du monde. S'il reste original et parfois étonnant, un tel comportement herméneutique ne perd rien de sa rigueur ni de sa précision analytique – par contre, tout l'instrumentaire habituel du chercheur est là, les méthodes convoquées sont justes et sont riches (on reconnaît, entre autres, les apports consistants de la psycho- et de la sociolinguistique, de la philosophie du langage ou de la psychanalyse freudienne dans les analyses poursuivies), les démarches argumentatives restent toujours bien menées et fort convaincantes. Mais la belle réussite de l'ouvrage, au-delà de son heureuse cohérence (une cohérence d'ailleurs plutôt rare dans un ouvrage collectif et qui est donnée par ce principe de la « poétique d'intervention » invoqué par le titre), réside dans une intelligence analytique partout menée avec la plume délicate d'une dentellière, une intelligence qui, à l'image de l'écriture de Chauvier, détourne les protocoles analytiques conventionnels pour creuser des zones d'opacité et d'ombre, sans avoir la prétention de les élucider en totalité.